

« **Presque une prière muette** »

*Correspondance (1965-1970)*, de Paul Celan et Ilana Shmueli.  
Éditée par Ilana Shmueli et Thomas Sparr. Traduction de  
l'allemand, révision et adaptation des notes de Bertrand  
Badiou. Éditions du Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 255 p.

Ginette Michaud

---

Number 218, January–February 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10253ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Michaud, G. (2008). « Presque une prière muette » / *Correspondance (1965-1970)*, de Paul Celan et Ilana Shmueli. Éditée par Ilana Shmueli et Thomas Sparr. Traduction de l'allemand, révision et adaptation des notes de Bertrand Badiou. Éditions du Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 255 p. *Spirale*, (218), 13–14.

# « Presque une prière muette »

**CORRESPONDANCE (1965-1970) de Paul Celan et Ilana Shmueli**

Éditée par Ilana Shmueli et Thomas Sparr. Traduction de l'allemand, révision et adaptation des notes de Bertrand Badiou. Éditions du Seuil, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 255 p. [avec un dossier iconographique]

par GINETTE MICHAUD

La parution de cette correspondance est un événement bouleversant, j'oserai dire d'entrée de jeu renversant, même si on ne peut prononcer ce mot, qui a pris un tour idiomatique si intimement lié à l'œuvre de Celan, qu'en tremblant. J'essaierai de dire en quoi ces lettres sont un événement pour tous ceux et celles qui s'intéressent à la poésie, à la puissance de la lettre (dans tous ses sens ici) et au désir amoureux tel qu'il peut parfois arriver à se dire, toujours à la limite du dire, entre un homme et une femme. Mais en parler de cette façon perd déjà la singularité de la rencontre qui prend forme fugitive puis se dissout dans ces lettres, et tout de suite il faut se demander avec Ilana Shmueli, qui s'interroge dans sa « Préface » quant à ce que Celan aurait pensé de cette publication (« *Peut-être [...] aurait-il dit que pour lui le problème n'était pas tant la publication de cette correspondance que la façon dont elle serait lue et l'usage qu'il en serait fait* »), quel usage justement (j'y reviendrai) le lecteur de cette *Correspondance* peut faire, alors qu'il est placé devant la même injonction, impérative et pressante, souvent ressentie par Ilana Shmueli lorsqu'elle reçoit les lettres et les poèmes de Celan, d'inventer, rien de moins, une langue autre pour en parler aussi (« *Je veux pouvoir inventer pour toi un langage qui serait le mien et des mots à moi, bien singuliers* », écrit celle qui, au début de cette correspondance, s'identifie à la figure féminine du poème « *Amandante* », « *toi, tu ne parlais qu'à moitié, / mais avec ce frémissement venu du germe* »).

## « Pas que de la racine des mains... »

Mais avant de venir aux lettres mêmes, il faut rappeler quelques faits et dates (on sait l'importance des dates, toujours, pour Celan) quant à l'inscription de cette *Correspondance* dans la trajectoire de son œuvre. Rappelons donc que cet échange épistolaire eut lieu entre le poète et Ilana Shmueli, une amie d'enfance de Czerno-

witz, originaire comme lui de la même région depuis « disparue », la Bucovine, amie perdue de vue en 1940 dans la tourmente de la guerre puis retrouvée vingt-cinq ans plus tard à Paris, et quelques années ensuite en Israël où Ilana Shmueli vit avec sa famille. Ce voyage à Tel-Aviv et à Jérusalem en octobre 1969 marquera un point tournant pour Celan, à la fois désiré et appréhendé depuis longtemps par lui. Dans sa lettre du 21 octobre 1969, il écrit : « *Que Jérusalem allait être un tournant, une césure dans ma vie — ça, je le savais. Mais je ne savais pas que là-bas m'attendait le cadeau que tu es.* » Dans cette lettre encore, il se demande du même souffle, et on sent déjà, mêlé à la célébration de ces « retrouvailles » impossibles avec « *quelque chose de premier et d'avant-premier* » — l'expression ne peut que laisser songeur quant à ce qui ressemble plus à une répétition, *nostos*, pour lui du moins, qu'à une véritable ouverture du désir, aspiration et tension-vers-l'autre pour elle à l'évidence, qui sort transformée de cette rencontre —, on sent monter une angoisse devant l'œuvre à venir : « *Mais à quoi va ressembler ce que j'écris maintenant, après Jérusalem ?* » Déjà la question fait entendre en sourdine la menace qui se fait jour derrière la joie d'abord fortifiante éprouvée à Jérusalem, à tout ce qui tient (et ce mot, « tenir », et « *Debout* » avec ses inflexions érotiques explicites, ne cessent de scander toute cette correspondance amoureuse), poétiquement et politiquement pour Celan dans ce mot, « Jérusalem », et la réalité irréductible et irrécyclable d'Israël dans toutes ses contradictions. Menace abouchée pour le poète à la scène infiniment plus sombre de son retrait mélancolique, qui s'imposera inexorablement après ce voyage, malgré, ou peut-être en partie à cause de la rencontre amoureuse elle-même qui avive les arêtes d'une vie quotidienne toujours plus difficile à porter et qui ne peut en aucun cas empêcher l'issue, même si Ilana Shmueli ne cesse tout du long de sentir avec acuité cette menace et de la conjurer en demandant à Celan de leur, de se donner du temps : « *Accorde-nous seulement ce que tu appelles de la durée. Ac-*

*corde-la-toi, à toi surtout.* » Et encore, plus radicalement, elle écrit : « *Laisse tes os penser, laisse-les parler, et tâche de me faire parvenir quelque chose de tout ça. Je connais les malédictions, je connais le vide, infernal, les cent ou deux cents ans que tu ne veux pas me laisser partager.* » « *Oui, tu es une sang-noir, répond-il, tu t'étranges, comme je m'étrange, mais ne pense pas que si je n'arrive pas à sortir de ma misère, c'est que tu aurais "échoué" — non, Ilana, tu n'as pas échoué, pas du tout, seulement : il se fait tard dans ma vie, et ce avant l'heure.* » Il est très significatif à cet égard que les images dont Celan fait part à Ilana, et cela même dès le tout début de leur relation amoureuse, soient de manière privilégiée celles où il la voit disparaître. « *Je te vois, je vois comment tu t'éloignes dans la nuit, je te vois entrer dans cette nuit et je voudrais être là-bas, à l'autre bout pour te recevoir dans le ne-pas-à-dire.* » Dans une deuxième lettre datée du même jour, il voit le visage de l'aimée lui apparaître, mais c'est toujours sous le signe de la déliaison : « *Je vois ton visage, je le vois à Jérusalem, à côté de moi, en dessous de moi, au-dessus de moi, je le vois à Tel-Aviv, dans l'obscurité ; la souffrance raidit les sourcils au-dessus de tes yeux, puis tout se délie, moi aussi j'ai un visage, cela, je le lis dans tes yeux — cela aussi.* »

Ces lettres s'échelonnent donc entre le 24 septembre 1965 et le 12 avril 1970 mais, de fait, elles circulent entre les deux correspondants à un rythme beaucoup plus soutenu que cet intervalle le suggère (plusieurs sont écrites le même jour, de nombreuses autres s'interceptent en plein vol dans les délais postaux), puisque l'essentiel des cent trente lettres échangées entre eux a lieu de la fin octobre 1969 jusqu'à la mi-avril 1970, date à laquelle Paul Celan met fin à ses jours (on repêchera son corps des eaux de la Seine le 1er mai — sa dernière lettre à son amie est datée du 12 avril...) —, en l'espace de six mois donc, période particulièrement intense et agitée puisqu'il s'agit des derniers mois de la vie du poète, avec, en arrière-plan, un tableau assez sombre de catastrophes et

d'effondrements croissants — précarité de sa situation professionnelle, tensions de sa vie familiale depuis la séparation avec Gisèle Celan-Lestrange, déménagement, solitude et isolement, insomnie et troubles de mémoire qui le préoccupent, bref une instabilité envahissante, pénétrante, aggravée au dehors par les répercussions de Mai 1968 et des suites de la guerre des Six Jours, de la politique extérieure et intérieure d'Israël (erreur de bombardement de l'armée israélienne en Égypte, catastrophe aérienne en Suisse), affrontements avec le monde arabe, campagnes anti-sionistes en Russie...

Par ailleurs, sur un plan plus proprement éditorial ou littéraire, cette *Correspondance* s'inscrit comme une pièce maîtresse de l'œuvre, à cause de la présence des poèmes qui en forment l'épine nerveuse et parce qu'elle est étroitement intriquée à l'élaboration du recueil *Schneepart* (*Partie de neige*) que Celan termine à ce moment (« *... probablement ce que j'ai écrit de plus fort, de plus audacieux* », confie-t-il en janvier 1970) et qui paraîtra de manière posthume en 1971 ; il s'agit donc d'une pièce essentielle pour comprendre la genèse des dernières œuvres et la refonte radicale de la langue poétique de Celan, de plus en plus ponctuelle et aiguë, qui s'y produira encore. Cette *Correspondance* prend ainsi la place qui lui revient dans une série d'ouvrages tous parus récemment au Seuil dans cette collection, « La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », où ont été publiés depuis 2001, quelque trente ans après la mort de Celan, de manière concertée et cohérente, et toujours dans une facture éditoriale aussi rigoureuse que soignée, plusieurs textes importants appartenant à la catégorie et au temps dits « posthumes » de l'œuvre : sa *Correspondance* (2001) avec son épouse Gisèle Celan-Lestrange d'abord (qui contenait également des poèmes), livre suivi de *Le Méridien & Autres Proses*, traduit et annoté par Jean Launay (2002), de *Renverse du souffle* (2003) et *Partie de neige* (2007), tous deux traduits et annotés par Jean-Pierre Lefebvre. C'est Bertrand Badiou, chercheur à l'Unité de recherche



